

HENRI ROORDA

*Les Saisons indisciplinées*

Édition établie par  
GILLES LOSSEROY  
avec la collaboration de  
CARINE CORAJOUR & DORIS JAKUBEC



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2013

## LA CHERTÉ DE LA VIE

ICI-BAS tous les faux cols s'usent. Les caleçons font comme les faux cols. Les camisoles, qui ne sont pas exposées aux frottements et aux pressions terribles que supportent les caleçons, finissent quand même par subir le sort commun. Mais l'usure est particulièrement dangereuse pour les chaussettes dont les talons disparaissent sans laisser de traces et que menace, à l'autre bout, un gros orteil perforateur. Sans vouloir me mêler de ce qui ne me regarde pas, j'ajouterai qu'on découvre parfois dans de discrètes retraites des corssets exténués auxquels les meilleurs thérapeutes essaieraient vainement de redonner du ressort. Et c'est une mélancolie, quand on se promène, de constater la déformation permanente, incurable, qu'ont subie tant de bottines.

Ah ! La vie serait facile s'il s'agissait seulement de gagner son pain ! Mais, pour vivre, le civilisé moderne ne peut pas se contenter de satisfaire ces besoins fondamentaux des êtres vivants qu'énumère le biologiste. Obligé, en général, de renoncer à une toilette brillante, il veut du moins être décentement vêtu. Se montre-t-il, en cela, plus artificiel que le chat, par exemple, lequel, chaque jour, lustre son poil avec un soin méticuleux ?

Nous voulons aussi avoir dans nos demeures des meubles luisants. Mais, pour cela, il faut que partout des êtres obscurs et dévoués soutiennent une lutte sans fin contre la poussière sournoise.

Enfin, le nombre des humains qui ont pris l'habitude de se laver régulièrement a augmenté depuis un siècle dans des proportions inquiétantes. C'est par centaines de millions de kilos qu'on fabrique le savon chaque année.

Ce n'est pas tout. Un jour, en me promenant, j'ai observé pendant quelques secondes un consciencieux fonctionnaire qui, armé d'un torchon, nettoyait de son mieux la cage de verre d'un réverbère. Ce spectacle banal me plongea dans un abîme de réflexions. Je n'avais jamais songé aux millions d'individus dont la fonction unique est d'entretenir l'éclat de la Société moderne. Le fait est que la plupart des villes sont, aujourd'hui, aussi coquettes que les femmes. Leurs "dessous" misérables les empêchent de prétendre à la vraie

élégance. Mais, en plus de leur louable souci de propreté (elles font leurs ablutions chaque matin), elles ont un goût très vif pour le luxe. Elles s'ornent de jardins magnifiques où chacun peut aller jouir, une heure ou deux, de la richesse collective. Et les palais qu'elles ont mis comme des pierres précieuses dans leurs larges avenues ne se justifient plus aussi simplement que l'indispensable abri de l'homme primitif.

La démocratie tient en outre à ce que toutes les intelligences aient, pour se nourrir, le nécessaire et le superflu.

Pour finir, je veux citer ces Académies prestigieuses où telles nations conservent de vieux messieurs très distingués qui composent des poésies pour le jour où l'on recevra pompeusement quelque souverain étranger.

Eh bien ! En cette année 1917 où des populations entières se sont demandé si elles allaient mourir de faim, je songe à toute l'énergie que dépensent les sociétés modernes pour rendre toujours plus brillante leur façade. Pour que l'humanité puisse se nourrir, il faut déjà que, chaque jour, des centaines de millions d'hommes restent courbés, du matin au soir, sur un labeur fatigant. Songez que la terre ne produit guère plus de vingt-cinq hectolitres de blé par hectare. Notre race va-t-elle succomber sous le fardeau trop lourd de la civilisation ?

On nous conseille de revenir à la vie simple. Mais est-ce possible ? Il faut que les produits compliqués qui remplissent les magasins s'écoulent et que dans les fabriques les machines continuent à fonctionner.

La situation s'aggrave, car nos besoins se compliquent de plus en plus. En Amérique, on a déjà augmenté le rendement de l'ouvrier en le faisant travailler de manière qu'aucun de ses mouvements ne soit inutile. À partir du moment où il s'est mis à l'ouvrage, il lui est impossible d'éternuer ou de se gratter.

En sortant de l'animalité, l'humanité savait-elle bien à quoi elle s'exposait ?

Vous me direz que nous avons encore de l'énergie disponible, que les rues sont pleines de gens qui ne font rien. Sans doute ; mais comme elles seront tristes, les rues, quand il n'y aura plus de flâneurs !

Ah ! Je suis bien inquiet !

## AGISSONS !

QUAND on se promène le dimanche, on peut contempler l'être humain dans une minute où il est à la fois laid et inutile. Car le fait est là : les hommes sont plus laids le dimanche que les autres jours. Cela ne tient pas seulement à ce que, ce jour-là, on flâne, on est moins pressé et l'on regarde les passants avec plus d'attention. Il y a autre chose. Ces promeneurs, qui ont mis leurs beaux habits, avancent lentement, en faisant peu de mouvements. Il y en a qui marchent, l'un à côté de l'autre, sans rien se dire, et sans sourire. Leur esprit et leurs mains sont inoccupés. Et parce qu'ils n'ont ni gestes, ni paroles ardentes, on distingue mieux, sans être distrait par rien, leur silhouette imparfaite.

La Beauté dit :

*Je hais le mouvement qui déplace les lignes.*

Nous, nous avons une bonne raison pour ne pas parler comme elle. Faisons des mouvements : cela empêchera les autres de voir nos lignes. Peu nombreux sont les êtres qui, pendant qu'on les observe, peuvent impunément garder l'immobilité des statues.

Je dis que nous sommes moins laids en travaillant ; et, aussi, quand la vie de notre esprit anime notre visage. Ah ! Si ces gens endimanchés pouvaient, du moins, éclater de rire, ou bien nous laisser deviner leur grand chagrin ! Mais non, ils font défiler devant nous, qui comptons sur l'Humanité, leurs profils mornes. Et beaucoup de ces malheureux se rendront innocemment, un jour ou l'autre, chez quelque photographe goguenard qui exposera derrière sa vitrine leur image absurde dont il aura cruellement immobilisé les traits.

Je parle sans malveillance de ces inconnus que je rencontre tous les dimanches. Dans le courant de la semaine, je ne les trouve pas laids. C'est qu'alors je les vois agir. Le cocher sur son siège, le marchand derrière son comptoir, l'employé qui écrit avec soin dans un gros registre, la servante qui pèle des pommes de terre et les pauvres femmes qui, agenouillées au bord de la rivière, lavent le linge des autres, tous font exactement les gestes qu'ils doivent faire. Leurs mouvements ont une signification claire qui satisfait ma raison ; et

je ne remarque pas que leurs lignes n'ont rien de sculptural. Leur dextérité me plaît. Et puis, leur besogne monotone et utile me fait songer à la solidarité, à l'injustice et à la misère humaine. Ainsi, parce qu'ils éveillent ma sympathie, je ne vois pas leur laideur.

Chère Madame, ne me dites plus que vous êtes, dans votre oisiveté, un être inutile. Promenez-vous souvent dans les rues pleines de monde. Parce que vous êtes gracieuse et belle, vous aurez l'utilité suprême : vous entretiendrez dans l'âme du passant le goût de la vie.

Quant à nous, mes frères, qui devons nous défier du certificat trop flatteur que nous donne la glace qui est accrochée au mur, au-dessus de notre lavabo, tâchons de n'être laids qu'un jour sur sept. Promenons-nous quelquefois le dimanche, puisque nous ne pouvons pas continuellement travailler ou jouer. Mais, du lundi au samedi, sans trop nous plaindre, faisons avec exactitude les gestes du travailleur. Et n'envions pas ces oisifs pour qui tous les jours sont des dimanches ; qui, en dépensant beaucoup d'argent, n'ont pas pu acheter la grâce et qui sont laids du commencement de l'année à la fin.

*La Tribune de Lausanne, 15/07/1917*

## PROMENONS-NOUS LE DIMANCHE

MON dernier article m'a valu la lettre suivante que je reproduis impartialement :

Cher Balthasar 1<sup>er</sup>,

Permettez-moi de vous appeler Balthasar 1<sup>er</sup>, car Balthasar le Mage était d'une autre dynastie.

J'approuve, cher Balthasar 1<sup>er</sup>, les efforts que vous faites pour rappeler, tous les dimanches, à vos lecteurs qu'il y a dans la vie d'autres minutes intéressantes que celles où l'on se fait noblement casser la tête pour l'amour de la Liberté. Vous vous dites sans doute, comme moi, qu'on ne doit prêcher l'héroïsme que par l'Exemple. Il y a des journalistes qui préfèrent manifestement un autre mode de propagande.

Mais, pour le moment, il ne s'agit pas d'eux. Je viens vous reprocher de n'avoir pas parlé gentiment des braves gens qui se promènent le dimanche. Vous dites qu'ils sont laids et qu'ils le sont moins dans le courant de la semaine, pendant qu'ils travaillent. Ces promeneurs sont-ils si laids que ça ? J'en rencontre qui ont une bonne figure souriante. Et parmi eux, il y a aussi de beaux enfants ; et de fraîches jeunes filles dans des robes claires. Il y en a d'autres, c'est vrai, qui font leur promenade hebdomadaire comme on accomplit un devoir et qui ont l'air de s'embêter considérablement. Mais pourquoi les décourager ? Cette promenade leur est recommandée par le médecin. Et, surtout, pourquoi leur conseiller de faire aussi souvent que possible "le geste du travailleur" ? Lorsqu'ils travaillent, ils ne sont pas beaux. Dans les fabriques, dans les ateliers, dans les bureaux et ailleurs, les mouvements de l'homme qui travaille sont, à l'ordinaire, les mouvements d'une machine. Regardez cette ouvrière qui entoure d'un ruban rose ces petites boîtes pleines de chocolat. Comme ses compagnes, elle ne fait que cela du matin au soir. Ces prisonnières ne doivent pas causer ensemble, car le travail se ralentirait. Le visiteur traverse d'un pas rapide la salle où elles sont enfermées, car il a honte d'être plus heureux qu'elles. Mais si, à leur insu, il pouvait les observer pendant une demi-heure, le spectacle de leur gymnastique rythmique, moins gracieuse et plus pénible que celle qu'enseigne M. Jaques-Dalcroze lui deviendrait intolérable.

Sachez-le, Balthasar I<sup>er</sup> : pour des millions d'êtres, le dimanche est le jour où l'on cesse d'être une machine. Ces malheureux sont-ils vraiment, ce jour-là, plus laids que d'habitude ?

Je vous le demande respectueusement,  
Votre

Balthasar II.

Mon cher Aristide,

Permettez-moi de vous baptiser Aristide ; car si tout le monde veut s'appeler Balthasar, on ne s'y reconnaîtra plus. Vous avez grandement raison et je n'ai pas complètement tort. Vous me dites que, le dimanche, on rencontre souvent des promeneurs et des promeneuses qui sont très bien. Je le reconnais. Quand on écrit pour soutenir une thèse, on devrait constamment rappeler au lecteur confiant que la thèse contraire est juste aussi. Ce serait plus loyal ; mais ces restrictions continues alourdiraient gravement la prose de l'écrivain.

Comme vous, mon cher Aristide, je voudrais que l'être humain différât le plus possible d'une machine. Mais ce que je reproche précisément à beaucoup de promeneurs du dimanche, c'est de ressembler à des machines au repos. L'avez-vous remarqué : une machine qui a cessé de fonctionner ne rigole pas ; elle attend le moment où on la remettra en branle. Provisoirement, la vie s'est retirée d'elle. Les promeneurs dont je parle ne savent pas que faire de leur liberté. Ils songent déjà au lundi qui approche. Et j'ai raison de dire qu'ils manquent de vie, d'aisance et de grâce. Je prétends simplement qu'ils seraient moins laids s'ils étaient plus animés, moins mornes. Ils ont tort de se promener le dimanche avec cette attitude et ce profil qu'ils ont lorsque, à l'occasion d'un enterrement, au moment de "rendre les honneurs", ils défilent devant les parents et les amis du défunt.

Augmentons le nombre des jours de repos ; les peuples ne l'auront pas volé. Mais, cher Aristide, puisque vous aimez les humbles, appliquez-vous à les dérider. Inventez pour eux les Jeux du Dimanche ; invitez-les à de formidables bombances ; chatouillez-leur la plante des pieds. Qu'ils s'amuse, qu'ils admirent, qu'ils pleurent ou qu'ils se fâchent ; mais qu'ils n'aient plus, quand ils sont libres, cet air solennel et lugubre.

Adieu, Scipion.

*La Tribune de Lausanne, 22/07/1917*

LA terre est ronde. Il suffit de passer la main dessus pour s'en apercevoir. D'ailleurs, d'authentiques savants nous l'ont dit. Cette boule sur laquelle nous vivons, a pris, il y a très longtemps, l'excellente habitude de tourner sur elle-même. Elle tourne beaucoup moins vite qu'une toupie; mais elle le fait avec une régularité qui est au-dessus de tout éloge. Par le fait de sa rotation uniforme, elle présente successivement les différentes parties de sa surface à la lumière et à la chaleur du soleil. Et parce que la vitesse de ce mouvement est suffisante, les nuits sur la terre ne sont pas insupportablement glacées et les jours n'y sont pas mortellement brûlants. C'est cela qui permet à des êtres délicats comme vous et moi d'y vivre, et d'y passer de bons moments. Ces moments agréables seraient d'ailleurs plus fréquents si nous n'avions pas si souvent froid aux pieds. (À ce propos, j'informe mon marchand de combustibles que s'il ne m'envoie pas tout de suite les quatre cents kilos de charbon qu'il m'a promis, je raconterai dans *La Tribune* tout ce que je sais.)

Où en étais-je? Je disais que la terre est une planète habitable. C'est notre vraie patrie. Que dis-je? Elle est, que nous le voulions ou non, notre seule patrie possible. Essayez de vous expatrier et vous verrez. Bien des fois, j'ai pris un élan formidable pour bondir dans le monde des étoiles; mais toujours, je suis retombé lourdement sur le sol.

Le grand romancier Wells nous a raconté, il est vrai, l'histoire de ces douze Martiens qui avaient quitté leur globe pour venir nous voler le nôtre, moins froid et plus hospitalier que la vieille planète Mars. En dépit de leur supériorité intellectuelle (en tant que chimistes), ils n'ont pas réussi. Ils n'ont pas su s'acclimater en Angleterre. Notre atmosphère ne leur convenait pas; et ils sont morts. C'est bien fait.

Croyez-moi: nous sommes les prisonniers de la terre. Nous sommes condamnés à nous promener, tous, éternellement, dans le même préau (un admirable préau où chacun à l'illusion d'être libre). Eh bien! puisqu'il en est ainsi, nous devrions apprendre à nous supporter les uns les autres.

Enseignons l'astronomie aux hommes, et ils comprendront l'absurdité du nationalisme et de la guerre.

On me dit : "Mais non ! mais non ! C'est précisément parce que nous sommes tous enfermés dans un espace étroit, que nous nous heurtons les uns aux autres. Les chocs et les frottements inévitables qui se produisent entre les êtres les irritent ; de la rancune s'amasse dans leurs âmes et ils finissent, tôt ou tard, par se flanquer des coups. L'astronomie donne raison aux militaristes."

En commençant cet article je croyais que l'astronomie fournissait un argument victorieux aux pacifistes. Mais je vois que je me suis trompé. Du fait que nous sommes obligés de vivre ensemble, les êtres doux (comme moi) ne tirent pas la même conséquence que les violents. Je changerai donc de langage et dirai à ceux qui se massacrent : "N'avez-vous pas honte de faire de si vilaines manières sous les yeux des chastes étoiles ? Tout l'univers vous regarde."

Le fait est que l'Humanité est de très humble extraction. Elle descend de la famille Animale. C'est une Parvenue. Et, après la guerre, elle aura honte en songeant au geste grossier et obscène qu'elle n'a pas pu retenir qui a trahi sa misérable origine et qui empêche de croire en sa noblesse.

Malgré tout, j'ai raison. À force de se rencontrer dans le même préau, les hommes sont devenus des êtres sociables. S'ils se heurtent en passant, ils se font des excuses plutôt que de se battre. Entre deux efforts ils choisissent intelligemment le moindre. Sur mille d'entre eux, il y en avait neuf cent quatre-vingt-dix-neuf qui ne voulaient pas cette guerre. Mais la Machine à Tuer est si formidable qu'on ne peut plus l'arrêter quand un méchant l'a mise en branle. Il faudra absolument se décider, un jour, à la déboulonner. Un État ne déclare la guerre à ses voisins que lorsque sa Machine est prête. Le moyen radical est donc celui-ci : faire en sorte que la Machine ne soit jamais prête. Mais, pour cela, il faudrait que les peuples s'en mêlent.

Quand un crime a été commis, le juge d'instruction se demande toujours : "Qui est-ce qui pouvait avoir intérêt à commettre ce crime ?" Je fais une enquête sur la guerre ; et j'ai déjà inscrit sur ma liste des suspects : quelques monarques ivres ; des métallurgistes ; des banquiers ; des fabricants

de munitions et des professeurs d'histoire. Ne vous étonnez pas. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Par conséquent si tous les peuples avaient un bonheur de trop longue durée, les professeurs d'histoire n'ayant plus rien de nouveau à dire seraient tous sur le pavé.

Mais mon enquête n'est pas terminée.

*La Tribune de Lausanne, 21/10/1917*